

1 - It Must be Heaven

Délice paradisiaque

Jérôme Delgado

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2021). Compte rendu de [1 - It Must be Heaven : délice paradisiaque]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 17–17.

1 It Must be Heaven

Délice paradisiaque

JÉRÔME DELGADO

Le paradis? Est-ce ce territoire inaccessible aux non-croyants? Est-ce l'endroit du bonheur éternel, comme on nous le promet? Ou serait-il alors, pour les plus terre-à-terre d'entre nous, une destination de rêve à laquelle nous ne parviendrons tout simplement jamais? Parce que, comme l'évoque le dicton, l'herbe du voisin est nécessairement toujours plus verte.

C'est cette idée préconçue, et bien d'autres, que cherche à affronter le réalisateur palestinien Elia Suleiman dans *C'est ça le paradis?*, titre québécois de *It Must Be Heaven* (2019). Sorti au Québec en 2020, le quatrième long métrage de celui qui est souvent comparé à Buster Keaton et à Jacques Tati se hisse au sommet de notre palmarès 2020.

Muni de son regard interrogateur, et délicieusement cynique, Elia Suleiman se rend chez ses (lointains) voisins vérifier la couleur de leurs pelouses – et par ricochet l'état de la sienne. Son constat s'avère pour le moins flagrant: Paris et New York, et plus largement l'Europe et l'Amérique du Nord, ne sont ni plus rassurants ni plus réconfortants que son Nazareth (ou sa Palestine). Des armes et même des tanks circulent dans les rues des deux grandes métropoles occidentales. Les policiers y courent sans fin, ou tournent en rond, alors que l'argent, lui, n'y coule pas tant que ça, ou alors chichement. Cette fiction aux airs de documentaire, ou l'inverse – un des nombreux traits distinctifs de Suleiman –, qui dresse un portrait de l'humanité de grande intelligence, qui respire la paix et non la haine, prône le droit à la différence en exacerbant juste suffisamment les clichés culturels. L'Halloween new-yorkaise vue par les yeux d'un Palestinien, c'est du bonbon. Lancé au Festival de Cannes 2019, *It Must Be Heaven* a été salué par une mention spéciale du jury et par le Prix de la critique.

Un an plus tard, lorsque le film arrive au Québec, le monde a changé, pris dans sa lutte contre la COVID-19. *C'est ça le paradis?* était déjà d'une lucidité charmante. Dans la nouvelle réalité de l'isolement généralisé et de la distanciation, la quête paradisiaque de Suleiman prend des proportions insoupçonnées. En cette année 2020 si particulière, les scènes qu'il tourne, et que son alter ego contemple stoïquement, se posent comme un miroir d'une planète sinon malade, un peu folle. Comment ne pas interpréter ce 14 juillet tenu dans un Paris vidé à la fois de ses résidents et de ses touristes comme celui d'un pays confiné? Le défilé militaire n'est pas surréaliste. Il présage le futur. Suleiman a-t-il des dons de voyant? La parade est captée ici, faut-il le souligner, lors de sa déambulation dans les rues secondaires – en marge de l'événement officiel. Y

assiste seulement un observateur caché ou, mieux, perdu dans les limbes. Le personnage muet incarné par le cinéaste lui-même joue sur deux plans: il est espiègle et victime.

L'industrie touristique est à ce point affectée par la pandémie qu'il est raisonnable de se demander comment on voyagera dans un avenir rapproché. À condition que l'on puisse voyager. Les rapports «inter-nations», pointés par Suleiman dans son propre périple, seront sans doute altérés. Suleiman-le-protagoniste n'est pas touriste. Sa quête est celle de Suleiman-le-cinéaste: trouver du soutien à l'étranger pour son film palestinien. La mise en abîme rend compte de la démarche-chemin-de-croix. Oui, *C'est ça le paradis?* s'est matérialisé en production internationale – le Canada figure même au générique –, mais la fiction laisse imaginer les refus et encouragements peu sincères entendus par un artiste. Ça doit être ça, le paradis: celui du cinéma, celui qui se concrétise en images à l'écran, celui qui nous fait voyager. Si ça prenait déjà un Don Quichotte comme Elia Suleiman pour espérer parvenir à ses fins dans un monde prépandémie, l'épopée prendra de l'ampleur dans l'après-COVID.



L'illusion à laquelle *C'est ça le paradis?* nous invite est tissée de malheurs somme toute bénins, de ceux qui font sourire, entre le ballet de policiers sur planches gyroscopiques ou la dispute dans un parc digne du jeu de chaises musicales. Le cinéma n'est pas un leurre. Il offre un séjour de plus ou moins 90 minutes dans un espace-temps paradisiaque. Et les Montréalais qui reconnaissent leur ville maquillée en New York doivent prendre le subterfuge comme un privilège. L'herbe y est aussi verte que dans la Grosse Pomme. À moins que ce ne soit l'inverse? ▲